

nord-est  
nuit ascendante  
hiver  
froid-humide  
eau  
hydro

substance liquide :

- obscure (absorbe la lumière)
- mouvante (apaise, engloutit)
- fluente (inonde et détrempe)

lieu : domaine de l'eau : océan, aventures sous-marines

thème : ternaire de l'eau : glace-eau-vapeur

sens : goût

tempérament : lymphatique

mythologie : Pontos, Poséidon-Neptune, Artémis-Diane, naïades, néréïdes, retour d'Orphée, les filles du Rhin

bible : Jonas

## **JONAS II.**

1. Dieu fit qu'il se trouva là un poisson qui engloutit Jonas. Il demeura trois jours et trois nuits dans le ventre de ce poisson,
2. Où, adressant sa prière au Seigneur son Dieu,
3. Il lui dit : « J'ai crié au Seigneur dans le fort de mon affliction, et il m'a exaucé; j'ai crié du fond du tombeau, et vous avez entendu ma voix.
4. « Vous m'avez jeté au milieu de la mer jusqu'au fond des eaux; j'en ai été inondé de toutes parts; toutes vos vagues et tous vos flots ont passé sur moi,
5. « Et j'ai dit en moi-même : Je suis rejeté de devant vos yeux, mais néanmoins je verrai encore votre temple saint.
6. « Je me suis vu à l'extrémité parmi les eaux qui m'environnaient; l'abîme m'a enveloppé de toutes parts, les flots de la mer ont couverts ma tête.
7. « Je suis descendu jusque dans les racines des montagnes; je me vois comme exclu pour jamais de la terre par les barrières qui m'enferment, et vous préserverez néanmoins ma vie de la corruption, ô Seigneur, mon Dieu.
8. « Dans la douleur profonde dont mon âme a été saisie, je me suis souvenu de vous, Seigneur. Que ma prière monte jusqu'à vous, jusqu'à votre temple saint.
9. « Ceux qui s'attachent inutilement à la vanité abandonnent la miséricorde qui les aurait délivrés.
10. « Mais, pour moi, je vous offrirai des sacrifices avec des cantiques de louanges; je rendrai au Seigneur tous les vœux que j'ai faits pour mon salut. »
11. Alors le Seigneur commanda au poisson de rendre Jonas, et il le jeta sur le bord.

## **HÉRACLITE :**

**v.f.. Simone Weil**

61. La mer est l'eau la plus pure et la plus souillée, buvable et salutaire pour les poissons, imbuvable et mortelle pour les hommes.

## **TERTULLIEN : Du baptême. III.**

L'eau est parmi les éléments celui qui, avant que l'univers eût reçu toute sa perfection, demeurerait comme caché dans la puissance de Dieu. « Au commencement, dit l'Écriture sainte, Dieu créa le ciel et la terre. La terre était invisible et sans ornement; les ténèbres étaient sur l'abîme, et l'esprit de Dieu était porté sur les eaux. » Voilà d'abord,

ô hommes ! de quoi révéler la substance de l'eau par l'ancienneté de son usage, et de quoi respecter ensuite sa dignité; elle était le siège de l'esprit divin et plus privilégiée alors que les autres éléments. Tout n'était qu'un chaos affreux, les étoiles ne rendaient point encore de lumière ; tout était informe ; la mer était lugubre, la terre sans ornement, les cieux sans beauté. L'eau, la seule eau toujours matière parfaite, toujours excellente, toujours pure, servait de trône à l'esprit de Dieu. Ajoutez que quand Dieu fit ensuite l'arrangement des différentes parties de l'univers, il le fit par moyen des eaux ; car pour suspendre au milieu du monde le firmament, il sépara les eaux d'avec les eaux. Pour suspendre la terre, il fit une semblable séparation. Le monde étant enfin arrangé dans toutes ses parties par la disposition de ses divers éléments, comme il devait être habité, ce fut aux eaux en premier lieu qu'il commanda de produire des âmes vivantes. C'est donc l'eau qui la première produisit ce qui a vie, afin qu'on ne soit pas surpris que dans le baptême l'eau puisse donner la vie éternelle à notre âme. Dans la formation même de l'homme, Dieu employa l'eau pour achever ce sublime ouvrage. La terre est à la vérité la matière dont l'homme fut fait; mais cette terre n'eût pas été assez disposée pour cet ouvrage, si elle n'avait été humide et détrempee. C'est le limon qui, ayant été tempéré de l'humide et du sec dès le quatrième jour de la création du monde, fut employé par le Créateur pour former l'homme. S'il était nécessaire de descendre dans un plus long détail des principales prérogatives de l'eau, que ne pourrais-je pas dire de sa vertu et sa fécondité? Quels bienfaits, quelle fertilité, quels secours le monde n'en reçoit-il pas? Mais je craindrais qu'on ne m'accusât de faire plutôt un panégyrique de l'eau que d'expliquer la matière du baptême. Cependant par là je montrerais plus sensiblement que si Dieu fait servir l'eau à tant de choses et à tant d'ouvrages, il n'est pas hors de vraisemblance qu'il l'ait aussi employée dans les sacrements pour nous procurer une vie surnaturelle qui durera éternellement dans les cieux.

**SHAKESPEARE : Richard III. I, 4.**  
**v.f. Michel Bernardy.**

BRACKENBURY

Votre Grâce aujourd'hui paraît bien accablée.

CLARENCE

La nuit que j'ai passée m'a déchiré le coeur.  
Par des songes affreux, des visions monstrueuses  
Si je n'avais la foi sincère d'un chrétien,  
Je ne voudrais jamais revivre cette nuit,  
Si même je gagnais par là des jours meilleurs,  
Tant ce moment fut plein de sinistres terreurs.

BRACKENBURY

Racontez-moi, seigneur, ce que vous avez vu.

CLARENCE

Je m'étais évadé, je crois, de cette Tour.  
J'étais sur un navire allant vers la Bourgogne  
Où mon frère Gloster m'avait accompagné.  
J'étais dans ma cabine, et il m'en fit sortir.  
Puis, sur le pont, les yeux tournés vers l'Angleterre,  
Nous évoquions tous deux les heures douloureuses  
De cette atroce guerre entre Lancastre et York  
Que nous avons vécues. Tandis que nous marchions  
Sur le plancher mouvant du pont de ce navire,  
Gloster, je crois, a trébuché. Comme il tombait,  
Je le retins, et fus jeté par-dessus bord  
Dans les remous tumultueux des hautes lames.  
Mon Dieu, j'ai senti les affres d'un noyé!  
L'horrible bruit de l'eau entrant dans mes oreilles!  
Et ces visions de mort inscrites dans mes yeux!  
Je vis, je le crois bien, mille effrayants naufrages,

Des poissons dévorant des milliers de cadavres,  
Des ancre englouties, des monceaux d'or, de perles,  
De pierreries et de bijoux inestimables,  
Et tout cela épars au sein profond des mers,  
Déposé dans un crâne ou bien dans les trous vides  
Où les yeux trouvaient gîte. On voyait là, glissées  
Par dérision pour l'oeil, des pierres transparentes  
Qui semblaient contempler l'abîme avec amour,  
Et se moquer des os dont il était jonché.

BRACKENBURY

Avez-vous en loisir à l'instant de la mort  
D'observer les secrets que réserve l'abîme?

CLARENCE

Je l'ai eu, il me semble, et souvent j'ai tenté  
De libérer mon âme, et, chaque fois, le flot  
La refoulait en moi, l'empêchait de sortir  
Et d'aller dans l'air libre, immense et insondable.  
Il la tenait serrée dans mon corps oppressé  
Qui allait éclater pour la rendre à la mer.

BRACKENBURY

Cette agonie n'a pas brisé votre sommeil?

CLARENCE

Non. Non. Mon rêve allait au-delà de la vie.  
Alors survint une tempête pour mon âme.  
Elle passa, je crois, le fleuve de détresse  
Avec ce nautonier dont parlent les poètes  
Pour entrer au royaume où l'ombre s'éternise.  
Là, le premier qui salua mon âme errante  
Fut l'illustre Warwick, mon très puissant beau-père,  
Qui dit tout haut : « Quel châtiment pour le parjure  
Les lois de l'ombre infligeront à ce Clarence? »  
Et il s'évanouit. Alors survint, errante,  
Une ombre comme un ange aux cheveux de lumière,  
Souillée de sang. Elle parla d'une voix forte :  
« Clarence est arrivé, fourbe, inconstant, parjure.  
Il m'a frappé de son poignard à Tewksbury.  
Saisissez-le, Furies, qu'il soit sous vos tortures! »  
Alors il me sembla qu'une légion de monstres  
Tournait autour de moi, hurlait à mes oreilles.  
Les cris étaient si effrayants qu'à ce vacarme  
Je me suis réveillé, et, pendant un long temps,  
Je ne pouvais qu'imaginer être en enfer,  
Tant ce rêve m'avait marqué de son horreur.

BRACKENBURY

Rien d'étonnant, seigneur, qu'il vous ait effrayé,  
Car je frissonne en écoutant votre récit.

CLARENCE

Hélas! Brackenbury, j'ai fait toutes ces choses  
Pour Édouard. Et tu vois comme il me récompense!  
Seigneur, si en priant je ne puis t'apaiser,  
Si tu veux te venger du mal que j'ai commis,  
Ne laisse que sur moi retomber ta colère,  
Épargne mon épouse et mes pauvres enfants.  
Brackenbury, reste un moment auprès de moi.  
Mon âme est opprimée. Et je voudrais dormir.

## **CYRANO DE BERGERAC : Contre l'hiver.**

Monsieur,

C'est à ce coup que l'hiver a noué l'aiguillette à la terre ; il a rendu la matière impuissante ; et l'esprit même, pour être incorporel, n'est pas en sûreté contre sa tyrannie. Mon âme a tellement reculé sur elle-même, qu'en quelque endroit aujourd'hui que je me touche, il s'en faut plus de quatre doigts que je n'atteigne où je suis : je me tête sans me sentir, et le fer aurait ouvert cent portes à ma vie, avant que de frapper celle de la douleur. Enfin nous voilà presque paralytiques, et cependant pour creuser sur nous une plaie dans une blessure, Dieu n'a créé qu'un baume à notre mal : encore le médecin qui le porte ne saurait arriver chez nous qu'après avoir délogé de six maisons. Ce paresseux est le soleil. Vous voyez comme il marche à petite journée : il se met en chemin à huit heures et prend gîte à quatre. Je crois qu'à mon exemple il trouve qu'il fait trop froid pour se lever si matin : mais Dieu veuille que ce soit seulement la paresse qui le retienne, et non pas le dépit ; car il me semble que depuis plusieurs mois il nous regarde de travers. Pour moi, je n'en puis deviner la cause, si ce n'est qu'ayant vu la terre endurcie par la gelée, il n'ose plus monter si haut de peur de blesser ses rayons en les précipitant. Ainsi, nous ne sommes pas près de nous venger des outrages que la saison nous fait : il ne sert quasi rien au feu de s'échauffer contre elle : sa rage n'aboutit (après avoir bien pétillé) qu'à le contraindre à se dévorer soi-même plus vite. Nous avons beau prendre le bouclier, l'hiver est une mort de six mois répandue sur tout un côté de cette boule, que nous ne saurions éviter ; c'est une courte vieillesse des choses animées ; c'est un être qui n'a point d'action, et qui cependant (tout brave que nous soyons) ne nous approche jamais sans nous faire trembler. Notre corps poreux, délicat, étendu se ramasse, s'endurcit, et s'empresse de fermer ses avenues, à barricader un million d'invisibles portes, et à les couvrir de petites montagnes : il se meut, s'agite, se débat, et dit pour excuse en rougissant que ces frémissements sont des sorties qu'il fait à dessein de repousser l'ennemi qui gagne se dehors. Enfin ce n'est pas merveille que nous subissions le destin de tous les vivants. Mais le barbare ne s'est pas contenté d'avoir ôté la langue à nos oiseaux, d'avoir déshabillé nos arbres, d'avoir coupé les cheveux à Cérès, et d'avoir mis notre grand-mère toute nue : afin que nous ne puissions nous sauver par eau dans un climat plus doux, il les a toutes renfermées sous des murailles de diamant ; et, de peur même que les rivières n'excitassent par leur mouvement quelque chaleur qui nous pût soulager, il les a clouées contre leur lit. Mais il fait encore bien pis ; car, pour nous effrayer, par l'image même des prodiges qu'il invente à notre destruction, il nous fait prendre la glace pour une lumière endurcie, un jour pétrifié, un solide néant, ou quelque monstre épouvantable, dont le corps n'est qu'un œil. La Seine, au commencement effrayée des larmes du ciel, s'en troubla, et, appréhendant une suite funeste à la fortune de ses habitants, elle s'est raidie contre le poids qui l'entraîne, s'est suspendue et s'est liée elle-même pour s'arrêter, afin d'être toujours présente aux besoins que nous pourrions avoir d'elle. Les hommes, épouvantés à leur tour des prodiges de cette effroyable saison en tirent des présages proportionnés à leur crainte : s'il neige, ils s'imaginent que c'est peut-être au firmament le chemin de lait qui se dissout, que cette perte fait de rage écumer le ciel, et que la terre, tremblant pour ses enfants, en blanchit de frayeur. Ils se figurent que l'univers est une tarte que l'hiver, ce grand monstre, sucre pour l'avalier ; que peut-être la neige est l'écume des plantes qui meurent enragées, et que les vents qui soufflent tant de froid, sont les derniers soupirs de la nature agonisante. Moi-même qui n'explique guère les choses qu'en ma faveur, et qui dans une autre saison me serais persuadé que la neige est le lait végétatif que les astres font téter aux plantes, ou les miettes qui tombent après grâces de la table des dieux, me laissant emporter au torrent de l'exemple, s'il grêle, je m'écrie : « Quels maux nous sont réservés, puisque le ciel innocent en est réduit à pisser la gravelle ? » Si je veux définir ces vents glacés, tellement solides qu'ils renversent des tours, et tellement déliés qu'on ne les voit point, je ne saurais soupçonner ce que c'est sinon une bruine de diables échappés, qui, s'était morfondus sous terre, courent ici pour s'échauffer. Tout ce qui me représente l'hiver me fait peur : je ne saurais supporter un miroir à cause de sa glace ; je fuis les petits médecins, parce qu'on les nomme médecins de neige ; et je puis

convaincre le froid de quantité de meurtres sur ce que dans toutes les maisons de Paris on rencontre fort peu de gelée, qu'on y trouve un malade auprès. En vérité, Monsieur, je ne pense pas que la Saint-Jean me guérisse entièrement des maux de Noël, quand je songe qu'il me faudra voir encore aux fenêtres de grandes vitres qui ne seront autre chose que des tapisseries de glaçons endurcis au feu. Oui, cet impitoyable m'a mis en si mauvaise humeur que le hâle du mois d'août ne me purgera peut-être pas du flegme de janvier ; la moindre chaleur me fera dire que l'hiver est le frisson de la nature, et que l'été en est la fièvre ; car, jugez si je me plains à tort, et si les morfondus, malgré l'humeur libérale de cette saison qui leur donne autant de perles que de roupies, ne me prendront pas pour un Hercule qui poursuit ce monstre leur ennemi ? Quelles rigueurs n'exerce-t-il point en tous lieux ? Là, sous le robinet d'une fontaine, le gelé porteur d'eau contraint son coeur en soufflant de rendre à ses mains la vie qu'il leur avait dérobée ! Là, contre le pavé le soulier du marcheur fait plus de bruit qu'à l'ordinaire parce qu'il a des cloches aux pieds ! Là, l'écolier fripon, une pelote de neige entre les doigts, attend au passage son compagnon pour lui noyer le visage dans un morceau de rivière ; enfin, de quelque côté que je me tourne, la gelée est si grande que tout se prend jusques aux manteaux. A dix heures du soir, le filou morfondu, sous un auvent, grelotte, et se console, lorsqu'il regarde le premier passant, comme un tailleur qui lui apporte son habit. Lorsqu'il prendra fantaisie à l'hiver, ce vieil endurci, d'aller à confesse, voilà, Monsieur, l'examen de sa conscience, à un péché près, car c'est un cas réservé dont il n'aura jamais l'absolution. Vous-même, jugez s'il est pardonnable : il me vient d'engourdir les doigts afin de vous persuader que je suis un froid ami, puisque je tremble, quand il est question de me dire, Monsieur, votre serviteur.

#### **DRELINCOURT : Sonnets chrétiens. XXXVI.**

Ô saison tout ensemble et triste et rigoureuse,  
C'est toi qui fais trembler les bergers et les rois,  
Qui privés de verdure et les champs et les bois,  
Et qui rends du soleil la face ténébreuse .

Noire fille du temps, ouvrière orageuse,  
Horreur, qui, jour et nuit, retiens durant trois mois  
La nature en syncope et le monde aux abois,  
Hiver dont le seul nom fait une image affreuse,

Exposer à mes sens tes frimas, tes glaçons,  
Tes ténèbres, tes eaux, tes rigueurs, tes frissons,  
Enfin tes dures lois, tes assauts, tes tempêtes,

N'est-ce pas m'exprimer et la mort, et ses traits,  
Qui, menaçant nos jours, et pendant sur nos têtes,  
Font sentir à nos corps leurs funestes effets ?

#### **BOSSUET : Oraison funèbre de Gornay.**

De même que, quelque inégalité qui paraisse dans le cours des rivières qui arrosent la surface de la terre, elles ont toutes cela de commun qu'elle viennent d'une petite origine; que, dans le progrès de leur course, elle roulent leurs flots en bas par une chute continuelle, et qu'elles vont enfin perdre leurs noms avec leurs eaux dans le sein immense de l'Océan où l'on ne distingue point le Rhin, ni le Danube, ni ces autres fleuves renommés d'avec les rivières les plus inconnues : ainsi tous les hommes commencent par les mêmes infirmités, dans le progrès de leur âge, les années se poussant les unes les autres comme des flots, leur vie roule et descend sans cesse à la mort par sa pesanteur naturelle, et enfin, après avoir fait, ainsi que des fleuves, un peu plus de bruit les uns que les autres, ils vont tous se confondre dans ce gouffre infini du néant où l'on ne trouve plus ni rois, ni princes, ni capitaines, ni tous ces augustes noms qui nous

séparent les uns des autres, mais la corruption et les vers, la cendre et la pourriture qui nous égalent. Telle est la loi de la nature et l'égalité nécessaire à laquelle elle soumet tous les hommes dans ces trois aspects remarquables : la naissance, la durée, la mort.

### **BOSSUET : Oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre.**

Nous mourrons tous, et nous allons sans cesse au tombeau ainsi que des eaux courantes. De quelque superbe distinction que se flattent les hommes, ils ont tous une même origine; et cette origine est petite. Leurs années se poussent successivement comme des flots : ils ne cessent de s'écouler, tant qu'enfin, après avoir fait un peu plus de bruit et traversé un peu plus de pays les uns que les autres, ils vont tous ensemble se confondre dans un abîme où l'on ne reconnaît plus ni princes, ni rois, ni toutes ces autres qualités superbes qui distinguent les hommes; de même que ces fleuves tant vantés demeurent sans nom et sans gloire, mêlés dans l'océan avec les rivières les plus inconnues.

### **MICHELET : La mer. I, 1.**

Si l'on plonge dans la mer à une certaine profondeur, on perd bientôt la lumière ; on entre dans un crépuscule où persiste une seule couleur, un rouge sinistre ; puis cela même disparaît, et la nuit complète se fait. C'est obscurité absolue, sauf peut-être des accidents de phosphorescence effrayante. La masse, immense d'étendue, énorme de profondeur, qui couvre la plus grande partie du globe, semble un monde de ténèbres. Voilà surtout ce qui saisit, intimida les premiers hommes. On supposait que la vie cesse partout où manque la lumière, et qu'excepté les premières couches, toute l'épaisseur insondable, le fond, si l'abîme a un fond, était une noire solitude, rien que sable aride et cailloux, sauf des ossements et des débris, tant de biens perdus que l'élément avare prend toujours et ne rend jamais, les cachant jalousement au trésor profond des naufrages.

L'élément que nous appelons fluide, mobile,, capricieux, ne change pas réellement ; il est la régularité même. Ce qui change constamment, c'est l'homme. Son corps, dont les quatre cinquièmes ne sont qu'eau selon Berzélius, sera demain évaporé. Cette apparition éphémère, en présence des grandes puissances immuables de la nature, n'ra que trop raison de rêver. Quel que soit son très juste espoir de vivre en son âme immortelle, l'homme n'en est pas moins attristé de ses morts fréquentes, des crises qui rompent à chaque instant la vie. La mer a l'air d'en triompher. Chaque fois que nous approchons d'elle, il semble qu'elle dise du fond de son immutabilité : « Demain tu passes, et moi jamais. Tes os seront dans la terre, dissous même à force de siècles, que je continuerai encore, majestueuse, indifférente, la grande vie équilibrée qui m'harmonise, heure par heure, à la vie des mondes lointains. »

### **MICHELET : La mer. II, 2.**

L'eau de mer, même la plus pure, prise au large, loin de tout mélange, est légèrement blanchâtre et un peu visqueuse. Retenue entre les doigts, elle file et passe lentement. Les analyses chimiques n'expliquent pas ce caractère. Il y a une substance organique qu'elles n'atteignent qu'en la détruisant, lui ôtant ce qu'elle a de spécial, et la ramenant violemment aux éléments généraux.

Les plantes, les animaux marins, sont vêtus de cette substance, dont la mucosité, consolidée autour d'eux, a un effet de gélatine, parfois fixe et parfois tremblante. Ils apparaissent à travers comme sous un habit diaphane. Et rien ne contribue davantage aux illusions fantastiques que nous donne les mers. Les reflets en sont singuliers, souvent bizarrement irisés, sur les écailles des poissons, par exemple, sur les mollusques, qui semblent en tirer tout le luxe de leurs coquilles nacrées.

Assistons à l'oeuvre divine. Prenons une goutte d'eau dans la mer. Nous y verrons recommencer la primitive création. Dieu n'opère pas de telle façon aujourd'hui, et d'autre

demain. Ma goutte d'eau, je n'en fais pas de doute, va dans ses transformations me raconter l'univers. Attendons et observons.

Qui peut prévoir, deviner l'histoire de cette goutte d'eau ? – Plante-animal, animal-plante, qui le premier doit en sortir ?

Cette goutte, sera-ce l'infusoire, la monade primitive qui, s'agitant et vibrant, se fait bientôt vibrion ? qui, montant de rang en rang, polype, corail ou perle, arrivera peut-être en dix mille ans à la dignité d'insecte ?

Cette goutte, ce qui va en venir, sera-ce le fil végétal, le léger duvet soyeux qu'on ne prendrait pas pour un être, et qui déjà n'est pas moins que le cheveu premier-né d'une jeune déesse, cheveu sensible, amoureux, dit si bien cheveu de Vénus ?

Ceci n'est point de la fable, c'est de l'histoire naturelle. Ce cheveu de deux natures (végétale et animale) où s'épaissit la goutte d'eau, c'est bien l'aîné de la vie.

### **MICHELET : La mer. II, 11.**

Ces monstres si dangereux, le requin et sa requine, sont forcés de s'approcher. La nature leur a imposé le péril de s'embrasser. Baiser terrible et suspect. Habités à dévorer, engloutir tout à l'aveugle (animaux, bois, pierres, n'importe), cette fois, chose admirable ! ils s'abstiennent. Quelque appétissants qu'ils puissent être l'un pour l'autre, impunément, ils s'approchent de leur scie, de leurs dents mortelles. La femelle, intrépidement, se laisse accrocher, maîtriser, par les terribles grappins qu'il lui jette. Et, en effet, elle n'est pas dévorée. C'est elle qui l'absorbe et l'emporte. Mêlés, les monstres furieux roulent des semaines entières, ne pouvant, quoique affamés, se résigner au divorce, ni s'arracher l'un de l'autre, et, même en pleine tempête, invincibles, invariables dans leur farouche embrassement.

On prétend que, séparés même, ils se poursuivent encore d'amour, que le fidèle requin, attaché à ce doux objet, la suit jusqu'à sa délivrance, aime son héritier présomptif, unique fruit de ce mariage, et jamais, jamais ne le mange. Il le suit et veille sur lui. Enfin, s'il vient un péril, cet excellent père le ravale et l'abrite dans sa vaste gueule, mais non pas pour le digérer.

Si la vie des mers a un rêve, un vœu, un désir confus, c'est celui de la fixité. Le moyen violent, tyrannique, du requin, ces prises d'acier, ce grappin sur la femelle, la fureur de leur union, donnent l'idée d'un amour de désespérés. Qui sait en effet si d'autres espèces, douces et propres à la famille, qui sait si cette impuissance d'union, cette fluctuation sans fin d'un voyage éternel sans but, n'est pas une cause de tristesse ? Ils deviennent, ces enfants des mers, tout amoureux de la terre. Beaucoup remontent dans les fleuves, acceptent la fadeur de l'eau douce, si pauvre et si peu nourrissante, pour lui confier, loin des tempêtes, l'espoir de leur postérité. Tout au moins ils se rapprochent des rivages de la mer, cherchent quelque anse sinieuse. Ils deviennent même industriels, et, de sable, de limon, d'herbe, essayent de faire de petits nids. Effort touchant. Ils n'ont nullement les instruments de l'insecte, merveille d'industrie animale. Ils sont dépourvus bien plus que l'oiseau. C'est à force de persévérance, sans mains, ni pattes, ni bec, uniquement de leur pauvre corps, qu'ils rassemblent un paquet d'herbes, le percent, y passent et repassent, jusqu'à obtenir une certaine cohésion. Mais que de choses les entravent ! La femelle, aveugle et gourmande, trouble le travail, menace les oeufs. Le mâle ne les quitte pas, les défend, les protège, plus mère que la mère elle-même.

### **HUGO : Les misérables. L'onde et l'ombre.**

Un homme à la mer !

Qu'importe ! le navire ne s'arrête pas. Le vent souffle, ce sombre navire-là a une route qu'il est forcé de continuer. Il passe.

L'homme disparaît, puis reparaît, il plonge et remonte à la surface, il appelle, il tend les bras, on ne l'entend pas ; le navire, frissonnant sous l'ouragan, est tout à sa manoeuvre, les matelots et les passagers ne voient même plus l'homme submergé ; sa misérable tête n'est qu'un point dans l'énormité des vagues. Il jette des cris désespérés

dans les profondeurs. Quel spectre que cette voile qui s'en va! Il la regarde, il la regarde frénétiquement. Elle s'éloigne, elle blêmit, elle décroît. Il était là tout à l'heure, il était de l'équipage, il allait et venait sur le pont avec les autres, il avait sa part de respiration et de soleil, il était un vivant. Maintenant, que s'est-il donc passé? Il a glissé, il est tombé, c'est fini.

Il est dans l'eau monstrueuse. Il n'a plus sous les pieds que de la fuite et de l'écroulement. Les flots déchirés et déchiquetés par le vent l'environnent hideusement, les roulis de l'abîme l'emportent, tous les haillons de l'eau s'agitent autour de sa tête, une populace de vagues crache sur lui, de confuses ouvertures le dévorent à demi; chaque fois qu'il enfonce, il entrevoit des précipices pleins de nuit; d'affreuses végétations inconnues le saisissent, lui nouent les pieds, le tirent à elles; il sent qu'il devient abîme, il fait partie de l'écume, les flots se le jettent de l'un à l'autre, il boit l'amertume, l'océan lâche s'acharne à le noyer, l'énormité joue avec son agonie. Il semble que toute cette eau soit de la haine.

Il lutte pourtant, il essaie de se défendre, il essaie de se soutenir, il fait effort, il nage. Lui, cette pauvre force tout de suite épuisée, il combat l'inépuisable.

Où donc est le navire? Là-bas. A peine visible dans les pâles ténèbres de l'horizon.

Les rafales soufflent; toutes les écumes l'accablent. Il lève les yeux et ne voit que les lividités des nuages. Il assiste, agonisant, à l'immense démence de la mer. Il est supplicié par cette folie. Il entend des bruits étrangers à l'homme qui semblent venir d'au delà de la terre et d'on ne sait quel dehors effrayant.

Il y a des oiseaux dans les nuées, de même qu'il y a des anges au-dessus des détresses humaines, mais que peuvent-ils pour lui? Cela vole, chante et plane, et lui, il râle.

Il se sent enseveli à la fois par ces deux infinis, l'océan et le ciel; l'un est une tombe, l'autre est un linceul.

La nuit descend, voilà des heures qu'il nage, ses forces sont à bout; ce navire, cette chose lointaine où il y avait des hommes, s'est effacé; il est seul dans le formidable gouffre crépusculaire, il enfonce, il se roidit, il se tord, il sent au-dessous de lui les vagues monstres de l'invisible; il appelle.

Il n'y a plus d'hommes. Où est Dieu?

Il appelle. Quelqu'un! quelqu'un! Il appelle toujours.

Rien à l'horizon. Rien au ciel.

Il implore l'étendue, la vague, l'algue, l'écueil; cela est sourd. Il supplie la tempête; la tempête imperturbable n'obéit qu'à l'infini.

Autour de lui, l'obscurité, la brume, la solitude, le tumulte orageux et inconscient, le plissement indéfini des eaux farouches. En lui l'horreur et la fatigue. Sous lui la chute. Pas de point d'appui. Il songe aux aventures ténébreuses du cadavre dans l'ombre illimitée. Le froid sans fond le paralyse. Ses mains se crispent et se ferment et prennent du néant. Vents, nuées, tourbillons, souffles, étoiles inutiles! Que faire? Le désespéré s'abandonne, qui est las prend le parti de mourir, il se laisse faire, il se laisse aller, il lâche prise, et le voilà qui roule à jamais dans les profondeurs lugubres de l'engloutissement.

Ô marche implacable des sociétés humaines! Pertes d'hommes et d'âmes chemin faisant! Océan où tombe tout ce que laisse tomber la loi! Disparition sinistre du secours! ô mort morale!

La mer, c'est l'inexorable nuit sociale où la pénalité jette ses damnés. La mer, c'est l'immense misère.

L'âme, à vau-l'eau dans ce gouffre, peut devenir un cadavre. Qui la ressuscitera?

## **HUGO : Les travailleurs de la mer. Le monstre.**

Pour croire à la pieuvre, il faut l'avoir vue.

Comparées à la pieuvre, les vieilles hydres font sourire.

À de certains moments, on serait tenté de le penser, l'insaisissable qui flotte en nos songes rencontre dans le possible des aimants auxquels ses linéaments se prennent,



et de ces obscures fixations du rêve il sort des êtres. L'inconnu dispose du prodige, et il s'en sert pour composer le monstre.

Orphée, Homère et Hésiode n'ont pu faire que la Chimère; Dieu a fait la pieuvre.

Quand Dieu veut, il excelle dans l'exécrable.

Le pourquoi de cette volonté est l'effroi du penseur religieux.

Tous les idéals étant admis, si l'épouvante est un but, la pieuvre est un chef-d'oeuvre.

La baleine a l'énormité, la pieuvre est petite; l'hippopotame a une cuirasse, la pieuvre est nue; la jararaca a un sifflement, la pieuvre est muette; le rhinocéros a une corne, la pieuvre n'a pas de corne; le scorpion a un dard, la pieuvre n'a pas de dard; le buthus a des pinces, la pieuvre n'a pas de pinces; l'alouate a une queue prenante, la pieuvre n'a pas de queue; le requin a des nageoires tranchantes, la pieuvre n'a pas de nageoires; le vespertilio-vampire a des ailes onglées, la pieuvre n'a pas d'ailes; le hérisson a des épines, la pieuvre n'a pas d'épines; l'espadon a un glaive, la pieuvre n'a pas de glaive; la torpille a une foudre, la pieuvre n'a pas d'effluve; le crapaud a un virus, la pieuvre n'a pas de virus; la vipère a un venin, la pieuvre n'a pas de venin; le lion a des griffes, la pieuvre n'a pas de griffes; le gypaète a un bec, la pieuvre n'a pas de bec; le crocodile a une gueule, la pieuvre n'a pas de dents.

La pieuvre n'a pas de masse musculaire, pas de cri menaçant, pas de cuirasse, pas de corne, pas de dard, pas de pince, pas de queue prenante ou contondante, pas d'ailerons tranchants, pas d'ailerons onglés, pas d'épines, pas d'épée, pas de décharge électrique, pas de virus, pas de venin, pas de griffes, pas de bec, pas de dents. La pieuvre est de toutes les bêtes la plus formidablement armée.

Qu'est-ce donc que la pieuvre? C'est la ventouse.

Dans les écueils de pleine mer, là où l'eau étale et cache toutes ses splendeurs, dans les creux de roches non visités, dans les caves inconnues où abondent les végétations, les crustacés et les coquillages, sous les profonds portails de l'océan, le nageur qui s'y hasarde, entraîné par la beauté du lieu, court le risque d'une rencontre. Si vous faites cette rencontre, ne soyez pas curieux, évadez-vous. On entre ébloui, on sort terrifié.

Voici ce que c'est que cette rencontre, toujours possible dans les roches du large.

Une forme grisâtre oscille dans l'eau; c'est gros comme le bras et long d'une demi-aune environ; c'est un chiffon; cette forme ressemble à un parapluie fermé qui n'aurait pas de manche. Cette loque avance vers vous peu à peu. Soudain, elle s'ouvre, huit rayons s'écartent brusquement autour d'une face qui a deux yeux; ces rayons vivent; il y a du flamboiement dans leur ondoisement; c'est une sorte de roue; déployée, elle a quatre ou cinq pieds de diamètre. Épanouissement effroyable. Cela se jette sur vous.

L'hydre harponne l'homme.

Cette bête s'applique sur sa proie, la recouvre, et la noue de ses longues bandes. En dessous elle est jaunâtre, en dessus elle est terreuse; rien ne saurait rendre cette inexplicable nuance poussièrè; on dirait une bête faite de cendre qui habite l'eau. Elle est arachnide par la forme et caméléon par la coloration. Irritée, elle devient violette. Chose épouvantable, c'est mou.

Ses noeuds garrottent; son contact paralyse.

Elle a un aspect de scorbut et de gangrène; c'est de la maladie arrangée en monstruosité.

Elle est inarrachable. Elle adhère étroitement à sa proie. Comment? Par le vide. Les huit antennes, larges à l'origine, vont s'effilant et s'achèvent en aiguilles. Sous chacune d'elles s'allongent parallèlement deux rangées de pustules décroissantes, les grosses près de la tête, les petites à la pointe. Chaque rangée est de vingt-cinq; il y a cinquante pustules par antenne, et toute la bête en a quatre cents. Ces pustules sont des ventouses.

Ces ventouses sont des cartilages cylindriques, cornés, livides. Sur la grande espèce, elles vont diminuant du diamètre d'une pièce de cinq francs à la grosseur d'une lentille. Ces tronçons de tubes sortent de l'animal et y rentrent. Ils peuvent s'enfoncer dans la proie de plus d'un pouce.

Cet appareil de succion a toute la délicatesse d'un clavier. Il se dresse, puis se dérobe. Il obéit à la moindre intention de l'animal. Les sensibilités les plus exquises n'égalent pas la contractilité de ces ventouses, toujours proportionnée aux mouvements intérieurs de la bête et aux incidents extérieurs. Ce dragon est une sensitive.

Ce monstre est celui que les marins appellent poulpe, que la science appelle céphalopode, et que la légende appelle kraken. Les matelots anglais l'appellent devil-fish, le poisson-diable. Ils l'appellent aussi blood-sucker, suceur de sang. Dans les îles de la Manche on le nomme la pieuvre.

Il est très rare à Guernesey, très petit à Jersey, très gros et assez fréquent à Serk. Une estampe de l'édition de Buffon par Sonnini représente un céphalopode étreignant une frégate. Denis Montfort pense qu'en effet le poulpe des hautes latitudes est de force à couler un navire. Bory Saint-Vincent le nie, mais constate que dans nos régions il attaque l'homme. Allez à Serk, on vous montrera près de Brecq-Hou le creux de rocher où une pieuvre, il y a quelques années, a saisi, retenu et noyé un pêcheur de homards. Péronet Lamarck se trompent quand ils doutent que le poulpe, n'ayant pas de nageoires, puisse nager.

Celui qui écrit ces lignes a vu de ses yeux à Serk, dans la cave dite les boutiques, une pieuvre poursuivre à la nage un baigneur. Tuée, on la mesura, elle avait quatre pieds anglais d'envergure, et l'on put compter les quatre cents suçoirs. La bête agonisante les poussait hors d'elle convulsivement.

Selon Denis Montfort, un de ces observateurs que l'intuition à haute dose fait descendre ou monter jusqu'au magisme, le poulpe a presque des passions d'homme; le poulpe hait. En effet, dans l'absolu, être hideux, c'est haïr.

Le difforme se débat sous une nécessité d'élimination qui le rend hostile.

La pieuvre nageant reste, pour ainsi dire, dans le fourreau. Elle nage, tous ses plis serrés. Qu'on se représente une manche cousue avec un poing dedans. Ce poing, qui est la tête, pousse le liquide et avance d'un vague mouvement ondulatoire. Ses deux yeux, quoique gros, sont peu distincts, étant de la couleur de l'eau.

La pieuvre en chasse ou au guet se dérobe; elle se rapetisse, elle se condense; elle se réduit à sa plus simple expression. Elle se confond avec la pénombre. Elle a l'air d'un pli de la vague. Elle ressemble à tout, excepté à quelque chose de vivant.

La pieuvre, c'est l'hypocrite. On n'y fait pas attention; brusquement, elle s'ouvre.

Une viscosité qui a une volonté, quoi de plus effroyable! De la glu pétrie de haine.

C'est dans le plus bel azur de l'eau limpide que surgit cette hideuse étoile vorace de la mer.

Elle n'a pas d'approche, ce qui est terrible. Presque toujours, quand on la voit, on est pris.

La nuit, pourtant, et particulièrement dans la saison du rut, elle est phosphorescente. Cette épouvante a ses amours. Elle attend l'hymen. Elle se fait belle, elle s'allume, elle s'illumine, et, du haut de quelque rocher, on peut l'apercevoir au-dessous de soi dans les profondes ténèbres épanouie en une irradiation blême, soleil spectre.

La pieuvre nage; elle marche aussi. Elle est un peu poisson, ce qui ne l'empêche pas d'être un peu reptile. Elle rampe sur le fond de la mer. En marche elle utilise ses huit pattes. Elle se traîne à la façon de la chenille arpeuteuse.

Elle n'a pas d'os, elle n'a pas de sang, elle n'a pas de chair. Elle est flasque. Il n'y a rien dedans. C'est une peau. On peut retourner ses huit tentacules du dedans au dehors comme des doigts de gants.

Elle a un seul orifice, au centre de son rayonnement. Cet hiatus unique, est-ce l'anus? Est-ce la bouche? C'est les deux. La même ouverture fait les deux fonctions. L'entrée est l'issue. Toute la bête est froide.

Le cernasse de la Méditerranée est repoussant. C'est un contact odieux que cette gélatine animée qui enveloppe le nageur, où les mains s'enfoncent, où les ongles labourent, qu'on déchire sans la tuer, et qu'on arrache sans l'ôter, espèce d'être coulant et tenace qui vous passe entre les doigts; mais aucune stupeur n'égale la subite apparition de la pieuvre, Méduse servie par huit serpents. Pas de saisissement pareil à l'étreinte du céphalopode.

C'est la machine pneumatique qui vous attaque. Vous avez affaire au vide ayant des pattes. Ni coups d'ongle, ni coups de dents; une scarification indicible. Une morsure est redoutable; moins qu'une succion. La griffe n'est rien près de la ventouse. La griffe, c'est la bête qui entre dans votre chair; la ventouse, c'est vous-même qui entrez dans la bête.

Vos muscles s'enflent, vos fibres se tordent, votre peau éclate sous une pesée immonde, votre sang jaillit et se mêle affreusement à la lymphe du mollusque. La bête se superpose à vous par mille bouches infâmes; l'hydre s'incorpore à l'homme; l'homme s'amalgame à l'hydre. Vous ne faites qu'un. Ce rêve est sur vous. Le tigre ne peut que vous dévorer; le poulpe, horreur! Vous aspire. Il vous tire à lui et en lui, et, lié, englué, impuissant, vous vous sentez lentement vidé dans cet épouvantable sac, qui est un monstre.

Au delà du terrible, être mangé vivant, il y a l'inexprimable, être bu vivant.

Ces étranges animaux, la science les rejette d'abord, selon son habitude d'excessive prudence, même vis-à-vis des faits, puis elle se décide à les étudier; elle les dissèque, elle les classe, elle les catalogue, elle leur met une étiquette; elle s'en procure des exemplaires; elle les expose sous verre dans les musées; ils entrent dans la nomenclature; elle les qualifie mollusques, invertébrés, rayonnés; elle constate leurs voisinages : un peu au delà les calmars, un peu en deçà les sépiaires; elle trouve à ces hydres de l'eau salée un analogue dans l'eau douce, l'argyronecte; elle les divise en grande, moyenne et petite espèce; elle admet plus aisément la petite espèce que la grande, ce qui est d'ailleurs, dans toutes les régions, la tendance de la science, laquelle est plus volontiers microscopique que télescopique; elle regarde leur construction et les appelle céphalopodes, elle compte leurs antennes et les appelle octopèdes. Cela fait, elle les laisse là. Où la science les lâche, la philosophie les reprend.

La philosophie étudie à son tour ces êtres. Elle va moins loin et plus loin que la science. Elle ne les dissèque pas, elle les médite. Où le scalpel a travaillé, elle plonge l'hypothèse. Elle cherche la cause finale. Profond tourment du penseur. Ces créatures l'inquiètent presque sur le créateur. Elles sont les surprises hideuses. Elles sont les trouble-fête du contemplateur. Il les constate éperdu. Elles sont les formes voulues du mal. Que devenir devant ces blasphèmes de la création contre elle-même? à qui s'en prendre?

Le possible est une matrice formidable. Le mystère se concrète en monstres. Des morceaux d'ombre sortent de ce bloc, l'immanence, se déchirent, se détachent, roulent, flottent, se condensent, font des emprunts à la noirceur ambiante, subissent des polarisations inconnues, prennent vie, se composent on ne sait quelle forme avec l'obscurité et on ne sait quelle âme avec le miasme, et s'en vont, larves, à travers la vitalité. C'est quelque chose comme les ténèbres faites bêtes. à quoi bon? à quoi cela sert-il? Rechute de la question éternelle.

Ces animaux sont fantômes autant que monstres. Ils sont prouvés et improbables. Être est leur fait, ne pas être serait leur droit. Ils sont les amphibiens de la mort. Leur invraisemblance complique leur existence. Ils touchent la frontière humaine et peuplent la limite chimérique. Vous niez le vampire, la pieuvre apparaît. Leur fourmillement est une certitude qui déconcerte notre assurance. L'optimisme, qui est le vrai pourtant, perd presque contenance devant eux. Ils sont l'extrémité visible des cercles noirs. Ils marquent la transition de notre réalité à une autre. Ils semblent appartenir à ce commencement d'êtres terribles que le songeur entrevoit confusément par le soupirail de la nuit.

Ces prolongements de monstres, dans l'invisible d'abord, dans le possible ensuite, ont été soupçonnés, aperçus peut-être, par l'extase sévère et par l'oeil fixe des mages et des philosophes. De là, la conjecture d'un enfer. Le démon est le tigre de l'invisible. La bête fauve des âmes a été dénoncée au genre humain par deux visionnaires, l'un qui s'appelle Jean, l'autre qui s'appelle Dante.

Si en effet les cercles de l'ombre continuent indéfiniment, si après un anneau il y en a un autre, si cette aggravation persiste en progression illimitée, si cette chaîne, dont pour notre part nous sommes résolus à douter, existe, il est certain que la pieuvre à une extrémité prouve Satan à l'autre.

Il est certain que le méchant à un bout prouve à l'autre bout la méchanceté.  
Toute bête mauvaise, comme toute intelligence perverse, est sphinx.

Sphinx terrible proposant l'énigme terrible. L'énigme du mal.

C'est cette perfection du mal qui a fait pencher parfois de grands esprits vers la croyance au dieu double, vers le redoutable bi-frons des manichéens.

Une soie chinoise, volée dans la dernière guerre au palais de l'empereur de la Chine, représente le requin qui mange le crocodile qui mange le serpent qui mange l'aigle qui mange l'hirondelle qui mange la chenille.

Toute la nature que nous avons sous les yeux est mangeante et mangée. Les proies s'entre-mordent.

Cependant des savants qui sont aussi des philosophes, et par conséquent bienveillants pour la création, trouvent ou croient trouver l'explication. Le but final frappe, entre autres, Bonnet de Genève, ce mystérieux esprit exact, qui fut opposé à Buffon, comme plus tard Geoffroy Saint-Hilaire l'a été à Cuvier. L'explication serait ceci : la mort partout exige l'ensevelissement partout. Les voraces sont des ensevelisseurs.

Tous les êtres rentrent les uns dans les autres. Pourriture, c'est nourriture. Nettoyage effrayant du globe. L'homme, carnassier, est, lui aussi, un enterreur. Notre vie est faite de mort. Telle est la loi terrifiante. Nous sommes sépulcres.

Dans notre monde crépusculaire, cette fatalité de l'ordre produit des monstres. Vous dites : à quoi bon? Le voilà.

Est-ce l'explication? Est-ce la réponse à la question? Mais alors pourquoi pas un autre ordre? La question renaît.

Vivons, soit. Mais tâchons que la mort nous soit progrès. Aspirons aux mondes moins ténébreux. Suivons la conscience qui nous y mène.

Car, ne l'oublions jamais, le mieux n'est trouvé que par le meilleur.

### **BAUDELAIRE : L'homme et la mer.**

Homme libre, toujours tu chériras la mer!  
La mer est ton miroir; tu contemples ton âme  
Dans le déroulement infini de sa lame,  
Et ton esprit n'est pas un gouffre moins amer.

Tu te plais à plonger au sein de ton image;  
Tu l'embrasses des yeux et des bras, et ton coeur  
Se distrait quelquefois de sa propre rumeur  
Au bruit de cette plainte indomptable et sauvage.

Vous êtes tous les deux ténébreux et discrets :  
Homme, nul n'a sondé le fond de tes abîmes;  
Ô mer, nul ne connaît tes richesses intimes,  
Tant vous êtes jaloux de garder vos secrets!

Et cependant voilà des siècles innombrables  
Que vous vous combattez sans pitié ni remords,  
Tellement vous aimez le carnage et la mort,  
Ô lutteurs éternels, ô frères implacables!

### **LAUTRÉAMONT : Les chants de Maldoror. I, 9.**

Je me propose, sans être ému, de déclamer à grande voix la strophe sérieuse et froide que vous allez entendre. Vous, faites attention à ce qu'elle contient, et gardez-vous de l'impression pénible qu'elle ne manquera pas de laisser, comme une flétrissure, dans vos imaginations troublées. Ne croyez pas que je sois sur le point de mourir, car je ne suis pas encore un squelette, et la vieillesse n'est pas collée à mon front. Écartons en conséquence toute idée de comparaison avec le cygne, au moment où son existence s'envole, et ne voyez devant vous qu'un monstre, dont je suis heureux que vous ne

puissiez apercevoir la figure; mais moins horrible est-elle que son âme. Cependant, je ne suis pas un criminel... Assez sur ce sujet. Il n'y pas si longtemps que j'ai revu la mer et foulé le pont des vaisseaux, et mes souvenirs sont vivaces comme si je l'avais quittée la veille. Soyez néanmoins, si vous le pouvez, aussi calmes que moi, dans cette lecture que je me repens déjà de vous offrir, et ne rougissez pas à la pensée de ce qu'est le cœur humain. Ô poulpe, au regard de soie, toi, dont l'âme est inséparable de la mienne; toi, le plus beau des habitants du globe terrestre, et qui commandes à un sérail de quatre cents ventouses; toi, en qui siègent noblement, comme dans leur résidence naturelle, par un commun accord, d'un lien indestructible, la douce vertu communicative et les grâces divines, pourquoi n'es-tu pas avec moi, ton ventre de mercure contre ma poitrine d'aluminium, assis tous les deux sur quelque rocher du rivage, pour contempler ce spectacle que j'adore.

Vieil océan, aux vagues de cristal, tu ressembles proportionnellement à ces marques azurées que l'on voit sur le dos meurtri des mousses; tu es un immense bleu, appliqué sur le corps de la terre : j'aime cette comparaison. Ainsi, à ton premier aspect, un souffle prolongé de tristesse, qu'on croirait être le murmure de ta brise suave, passe, en laissant des ineffables traces, sur l'âme profondément ébranlée, et tu rappelles au souvenir de tes amants, sans qu'on s'en rende toujours compte, les rudes commencements de l'homme, où il fait connaissance avec la douleur, qui ne le quitte plus. Je te salue, vieil océan!

Vieil océan, ta forme harmonieusement sphérique, qui réjouit la face grave de la géométrie, ne me rappelle que trop les petits yeux de l'homme, pareils à ceux du sanglier pour la petitesse, et à ceux des oiseaux de nuit pour la perfection circulaire du contour. Cependant, l'homme s'est cru beau dans les siècles. Moi, je suppose plutôt que l'homme ne croit à sa beauté que par amour-propre; mais, qu'il n'est pas beau réellement et qu'il s'en doute; car, pourquoi regarde-t-il la figure de son semblable avec tant de mépris? Je te salue, vieil océan!

Vieil océan, tu es le symbole de l'identité : toujours égal à toi-même. Tu ne varies pas d'une manière essentielle, et, si tes vagues sont quelque part en furie, dans quelque autre zone elles sont dans le calme le plus complet. Tu n'es pas comme l'homme qui s'arrête dans la rue, pour voir deux bouledogues s'empoigner au cou, mais, qui ne s'arrête pas, quand un enterrement passe; qui est ce matin accessible et ce soir de mauvaise humeur; qui rit aujourd'hui et pleure demain. Je te salue, vieil océan!

Vieil océan, il n'y aurait rien d'impossible à ce que tu caches dans ton sein de futures utilités pour l'homme. Tu lui as déjà donné la baleine. Tu ne laisses pas facilement deviner aux yeux avides des sciences naturelles les mille secrets de ton intime organisation : tu es modeste. L'homme se vante sans cesse, et pour des minuties. Je te salue, vieil océan!

Vieil océan, les différentes espèces de poissons que tu nourris n'ont pas juré fraternité entre elles. Chaque espèce vit de son côté. Les tempéraments et les conformations qui varient dans chacune d'elles, expliquent, d'une manière insatisfaisante, ce qui ne paraît d'abord qu'une anomalie. Il en est ainsi de l'homme, qui n'a pas les mêmes motifs d'excuse. Un morceau de terre est-il occupé par trente millions d'êtres humains, ceux-ci se croient obligés de ne pas se mêler de l'existence de leurs voisins, fixés comme des racines sur le morceau de terre qui suit. En descendant du grand au petit, chaque homme vit comme un sauvage dans sa tanière, et en sort rarement pour visiter son semblable, accroupi pareillement dans une autre tanière. La grande famille universelle des humains est une utopie digne de la logique la plus médiocre. En outre, du spectacle de tes mamelles fécondes, se dégage la notion d'ingratitude; car, on pense aussitôt à ces parents nombreux, assez ingrats envers le Créateur, pour abandonner le fruit de leur misérable union. Je te salue, vieil océan!

Vieil océan, ta grandeur matérielle ne peut se comparer qu'à la mesure qu'on se fait de ce qu'il a fallu de puissance active pour engendrer la totalité de ta masse. On ne peut pas t'embrasser d'un coup d'oeil. Pour te contempler, il faut que la vue tourne son télescope, par un mouvement continu, vers les quatre points de l'horizon, de même qu'un mathématicien, afin de résoudre une équation algébrique, est obligé d'examiner séparément les divers cas possibles, avant de trancher la difficulté. L'homme mange des

substances nourrissantes, et fait d'autres efforts, dignes d'un meilleur sort, pour paraître gras. Qu'elle se gonfle tant qu'elle voudra, cette adorable grenouille. Sois tranquille, elle ne t'égalera pas en grosseur; je le suppose, du moins. Je te salue, vieil océan!

Vieil océan, tes eaux sont amères. C'est exactement le même goût que le fiel que distille la critique sur les beaux-arts, sur les sciences, sur tout. Si quelqu'un a du génie, on le fait passer pour un idiot; si quelque autre est beau de corps, c'est un bossu affreux. Certes, il faut que l'homme sente avec force son imperfection, dont les trois quarts d'ailleurs ne sont dus qu'à lui-même, pour la critiquer ainsi! Je te salue, vieil océan!

Vieil océan, les hommes, malgré l'excellence de leurs méthodes, ne sont pas encore parvenus, aidés par les moyens d'investigation de la science, à mesurer la profondeur vertigineuse de tes abîmes; tu en as que les sondes les plus longues, les plus pesantes, ont reconnu inaccessibles. Aux poissons... ça leur est permis : pas aux hommes. Souvent, je me suis demandé quelle chose était la plus facile à reconnaître : la profondeur de l'océan ou la profondeur du coeur humain! Souvent, la main portée au front, debout sur les vaisseaux, tandis que la lune se balançait entre les mâts d'une façon irrégulière, je me suis surpris, faisant abstraction de tout ce qui n'était pas le but que je poursuivais, m'efforçant de résoudre ce difficile problème! Oui, quel est le plus profond, le plus impénétrable des deux : l'océan ou le coeur humain? Si trente ans d'expérience de la vie peuvent jusqu'à un certain point pencher la balance vers l'une ou l'autre de ces solutions, il me sera permis de dire que, malgré la profondeur de l'océan, il ne peut pas se mettre en ligne, quant à la comparaison sur cette propriété, avec la profondeur du coeur humain. J'ai été en relation avec des hommes qui ont été vertueux. Ils mouraient à soixante ans, et chacun ne manquait pas de s'écrier : «Ils ont fait le bien sur cette terre, c'est-à-dire qu'ils ont pratiqué la charité : voilà tout, ce n'est pas malin, chacun peut en faire autant.» Qui comprendra pourquoi deux amants qui s'idolâtraient la veille, pour un mot mal interprété, s'écartent, l'un vers l'orient, l'autre vers l'occident, avec les aiguillons de la haine, de la vengeance, de l'amour et du remords, et ne se revoient plus, chacun drapé dans sa fierté solitaire. C'est un miracle qui se renouvelle chaque jour et qui n'en est pas moins miraculeux. Qui comprendra pourquoi l'on savoure non seulement les disgrâces générales de ses semblables, mais encore les particulières de ses amis les plus chers, tandis que l'on est affligé en même temps? Un exemple incontestable pour clore la série : l'homme dit hypocritement oui et pense non. C'est pour cela que les marçassins de l'humanité ont tant de confiance les uns dans les autres et ne sont pas égoïstes. Il reste à la psychologie beaucoup de progrès à faire. Je te salue, vieil océan!

Vieil océan, tu es si puissant, que les hommes l'ont appris à leurs propres dépens. Ils ont beau employer toutes les ressources de leur génie...incapables de te dominer. Ils ont trouvé leur maître. Je dis qu'ils ont trouvé quelque chose de plus fort qu'eux. Ce quelque chose a un nom. Ce nom est : l'océan! La peur que tu leur inspires est telle, qu'ils te respectent. Malgré cela, tu fais valser leurs plus lourdes machines avec grâce, élégance et facilité. Tu leur fais faire des sauts gymnastiques jusqu'au ciel, et des plongeurs admirables jusqu'au fond de tes domaines : un saltimbanque en serait jaloux. Bienheureux sont-ils, quand tu ne les enveloppes pas définitivement dans tes plis bouillonnants, pour aller voir, sans chemin de fer, dans tes entrailles aquatiques, comment se portent les poissons, et surtout comment ils se portent eux-mêmes. L'homme dit : «Je suis plus intelligent que l'océan.» C'est possible; c'est même assez vrai; mais l'océan lui est plus redoutable que lui à l'océan : c'est ce qu'il n'est pas nécessaire de prouver. Ce patriarche observateur, contemporain des premières époques de notre globe suspendu, sourit de pitié, quand il assiste aux combats navals des nations. Voilà une centaine de Léviathans qui sont sortis des mains de l'humanité. Les ordres emphatiques des supérieurs, les cris des blessés, les coups de canon, c'est du bruit fait exprès pour anéantir quelques secondes. Il paraît que le drame est fini, que l'océan a tout mis dans son ventre. La gueule est formidable. Elle doit être grande vers le bas, dans la direction de l'inconnu! Pour couronner enfin la stupide comédie, qui n'est même pas intéressante, on voit, au milieu des airs, quelque cigogne, attardée par la fatigue, qui se met à crier, sans arrêter l'envergure de son vol : «Tiens!... Je la trouve mauvaise! Il y avait en bas des points noirs; j'ai fermé les yeux, ils ont disparu.» Je te salue, vieil océan!

Vieil océan, ô grand célibataire, quand tu parcours la solitude solennelle de tes royaumes flegmatiques, tu t'enorgueillis à juste titre de ta magnificence native, et des éloges vrais que je m'empresse de te donner. Balancé voluptueusement par les mols effluves de ta lenteur majestueuse, qui est le plus grandiose parmi les attributs dont le souverain pouvoir t'a gratifié, tu déroules, au milieu d'un sombre mystère, sur toute ta surface sublime, tes vagues incomparables, avec le sentiment calme de ta puissance éternelle. Elles se suivent parallèlement, séparées par de courts intervalles. À peine l'une diminue, qu'une autre va à sa rencontre en grandissant, accompagnées du bruit mélancolique de l'écume qui se fond, pour nous avertir que tout est écume. (Ainsi, les êtres humains, ces vagues vivantes, meurent l'un après l'autre, d'une manière monotone; mais, sans laisser de bruit écumeux). L'oiseau de passage se repose sur elles avec confiance, et se laisse abandonner à leurs mouvements, pleins d'une grâce fière, jusqu'à ce que les os de ses ailes aient recouvré leur vigueur accoutumée pour continuer le pèlerinage aérien. Je voudrais que la majesté humaine ne fût que l'incarnation du reflet de la tienne. Je demande beaucoup, et ce souhait sincère est glorieux pour toi. Ta grandeur morale, image de l'infini, est immense comme la réflexion du philosophe, comme l'amour de la femme, comme la beauté divine de l'oiseau, comme les méditations du poète. Tu es plus beau que la nuit. Réponds-moi, océan, veux-tu être mon frère? Remue-toi avec impétuosité... plus... plus encore, si tu veux que je te compare à la vengeance de Dieu; allonge tes griffes livides, en te frayant un chemin sur ton propre sein... c'est bien. Déroule tes vagues épouvantables, océan hideux, compris par moi seul, et devant lequel je tombe, prosterné à tes genoux. La majesté de l'homme est empruntée; il ne m'imposera point : toi, oui. Oh! quand tu t'avances, la crête haute et terrible, entouré de tes replis tortueux comme d'une cour, magnétiseur et farouche, roulant tes ondes les unes sur les autres, avec la conscience de ce que tu es, pendant que tu pousses, des profondeurs de ta poitrine, comme accablé d'un remords intense que je ne puis pas découvrir, ce sourd mugissement perpétuel que les hommes redoutent tant, même quand ils te contemplent, en sûreté, tremblants sur le rivage, alors, je vois qu'il ne m'appartient pas, le droit insigne de me dire ton égal. C'est pourquoi, en présence de ta supériorité, je te donnerais tout mon amour (et nul ne sait la quantité d'amour que contiennent mes aspirations vers le beau), si tu ne me faisais douloureusement penser à mes semblables, qui forment avec toi le plus ironique contraste, l'antithèse la plus bouffonne que l'on ait jamais vue dans la création : je ne puis pas t'aimer, je te déteste. Pourquoi reviens-je à toi, pour la millième fois, vers les bras amis, qui s'entrouvrent, pour caresser mon front brûlant, qui voit disparaître la fièvre à leur contact! Je ne connais pas ta destinée cachée; tout ce qui te concerne m'intéresse. Dis-moi donc si tu es la demeure du prince des ténèbres. Dis-le moi... dis-le moi, océan (à moi seul, pour ne pas attrister ceux qui n'ont encore connu que les illusions), et si le souffle de Satan crée les tempêtes qui soulèvent tes eaux salées jusqu'aux nuages. Il faut que tu me le dises, parce que je me réjouirais de savoir l'enfer si près de l'homme. Je veux que celle-ci soit la dernière strophe de mon invocation. Par conséquent, une seule fois encore, je veux te saluer et te faire mes adieux! Vieil océan, aux vagues de cristal... Mes yeux se mouillent de larmes abondantes, et je n'ai pas la force de poursuivre; car, je sens que le moment est venu de revenir parmi les hommes, à l'aspect brutal; mais... courage! Faisons un grand effort, et accomplissons, avec le sentiment du devoir, notre destinée sur cette terre. Je te salue, vieil océan!

**RIMBAUD : Le bateau ivre.**

Comme je descendais des Fleuves impassibles,  
Je ne me sentis plus guidé par les haleurs :  
Des Peaux-Rouges criards les avaient pris pour cibles,  
Les ayant cloués nus aux poteaux de couleurs.

J'étais insoucieux de tous les équipages,  
Porteur de blés flamands ou de cotons anglais.  
Quand avec mes haleurs ont fini ces tapages,  
Les Fleuves m'ont laissé descendre où je voulais.

Dans les clapotements furieux des marées,  
Moi, l'autre hiver, plus sourd que les cerveaux d'enfants,  
Je courus! Et les Péninsules démarrées  
N'ont pas subi tohu-bohus plus triomphants.

La tempête a béni mes éveils maritimes.  
Plus léger qu'un bouchon j'ai dansé sur les flots  
Qu'on appelle rouleurs éternels de victimes,  
Dix nuits, sans regretter l'oeil niais des falots!

Plus douce qu'aux enfants la chair des pommes sures,  
L'eau verte pénétra ma coque de sapin  
Et des taches de vins bleus et des vomissures  
Me lava, dispersant gouvernail et grappin.

Et, dès lors, je me suis baigné dans le Poème  
De la Mer, infusé d'astres, et lactescent,  
Dévorant les azurs verts; où, flottaison blême  
Et ravie, un noyé pensif parfois descend;

Où teignant tout à coup les bleuités, délires  
Et rythmes lents sous les rutillements du jour,  
Plus fortes que l'alcool, plus vastes que nos lyres,  
Fermentent les rousseurs amères de l'amour!

Je sais les cieux crevant en éclairs, et les trombes,  
Et les ressacs et les courants : je sais le soir,  
L'Aube exaltée ainsi qu'un peuple de colombes,  
Et j'ai vu quelquefois ce que l'homme a cru voir!

J'ai vu le soleil bas, taché d'horreurs mystiques,  
Illuminant de longs figements violets,  
Pareils à des acteurs de drames très antiques  
Les flots roulant au loin leurs frissons de volets!

J'ai rêvé la nuit verte aux neiges éblouies,  
Baiser montant aux yeux des mers avec lenteurs,  
La circulation des sèves inouïes,  
Et l'éveil jaune et bleu des phosphores chanteurs!

J'ai suivi, des mois pleins, pareille aux vacheries  
Hystériques, la houle à l'assaut des récifs,  
Sans songer que les pieds lumineux des Maries  
Pussent forcer le mufler aux Océans poussifs!

J'ai heurté, savez-vous, d'incroyables Florides,  
Mêlant aux fleurs des yeux de panthères à peaux  
D'hommes! Des arcs-en-ciel tendus comme des brides  
Sous l'horizon des mers, à de glauques troupeaux!

J'ai vu fermenter les marais énormes, nasses  
Où pourrit dans les joncs tout un Léviathan!  
Des écroulements d'eaux au milieu des bonaces,  
Et des lointains vers les gouffres cataractant!

Glaciers, soleils d'argent, flot nacré, cieux de braises!  
Échouages hideux au fond des golfes bruns



Où les serpents géants dévorés des punaises  
Choient, des arbres tordus, avec de noirs parfums!

J'aurais voulu montrer aux enfants ces dorades  
Du flot bleu, ces poissons d'or, ces poissons chantants.  
- Des écumes de fleurs ont bercé mes dérades  
Et d'ineffables vents m'ont ailé par instants.

Parfois, martyr lassé des pôles et des zones,  
La mer dont le sanglot faisait mon roulis doux  
Montait vers moi ses fleurs d'ombre aux ventouses jaunes  
Et je restais, ainsi qu'une femme à genoux...

Presque île, ballottant sur mes bords les querelles  
Et les fientes d'oiseaux clabaudeurs aux yeux blonds.  
Et je voguais, lorsqu'à travers mes liens frêles  
Des noyés descendaient dormir, à reculons!

Or moi, bateau perdu sous les cheveux des anses,  
Jeté par l'ouragan dans l'éther sans oiseau,  
Moi dont les Monitors et les voiliers des Hanses  
N'auraient pas repêché la carcasse ivre d'eau;

Libre, fumant, monté de brumes violettes,  
Moi qui trouais le ciel rougeoyant comme un mur  
Qui porte, confiture exquise aux bons poètes,  
Des lichens de soleil et des morves d'azur;

Qui courais, taché de lunules électriques,  
Planche folle, escorté des hippocampes noirs,  
Quand les juillots faisaient couler à coups de triques  
Les cieus ultramarins aux ardents entonnoirs;

Moi qui tremblais, sentant geindre à cinquante lieues  
Le rut des Béhémots et les Maelstroms épais,  
Fileur éternel des immobilités bleues,  
Je regrette l'Europe aux anciens parapets!

J'ai vu des archipels sidéraux! et des îles  
Dont les cieus délirants sont ouverts au vogueur :  
- Est-ce en ces nuits sans fonds que tu dors et t'exiles,  
Million d'oiseaux d'or, ô future Vigueur?

Mais, vrai, j'ai trop pleuré! Les Aubes sont navrantes.  
Toute lune est atroce et tout soleil amer :  
L'âcre amour m'a gonflé de torpeurs enivrantes.  
Ô que ma quille éclate! Ô que j'aille à la mer!

Si je désire une eau d'Europe, c'est la flache  
Noire et froide où vers le crépuscule embaumé  
Un enfant accroupi plein de tristesse, lâche  
Un bateau frêle comme un papillon de mai.

Je ne puis plus, baigné de vos langueurs, ô lames,  
Enlever leur sillage aux porteurs de cotons,  
Ni traverser l'orgueil des drapeaux et des flammes,  
Ni nager sous les yeux horribles des pontons.